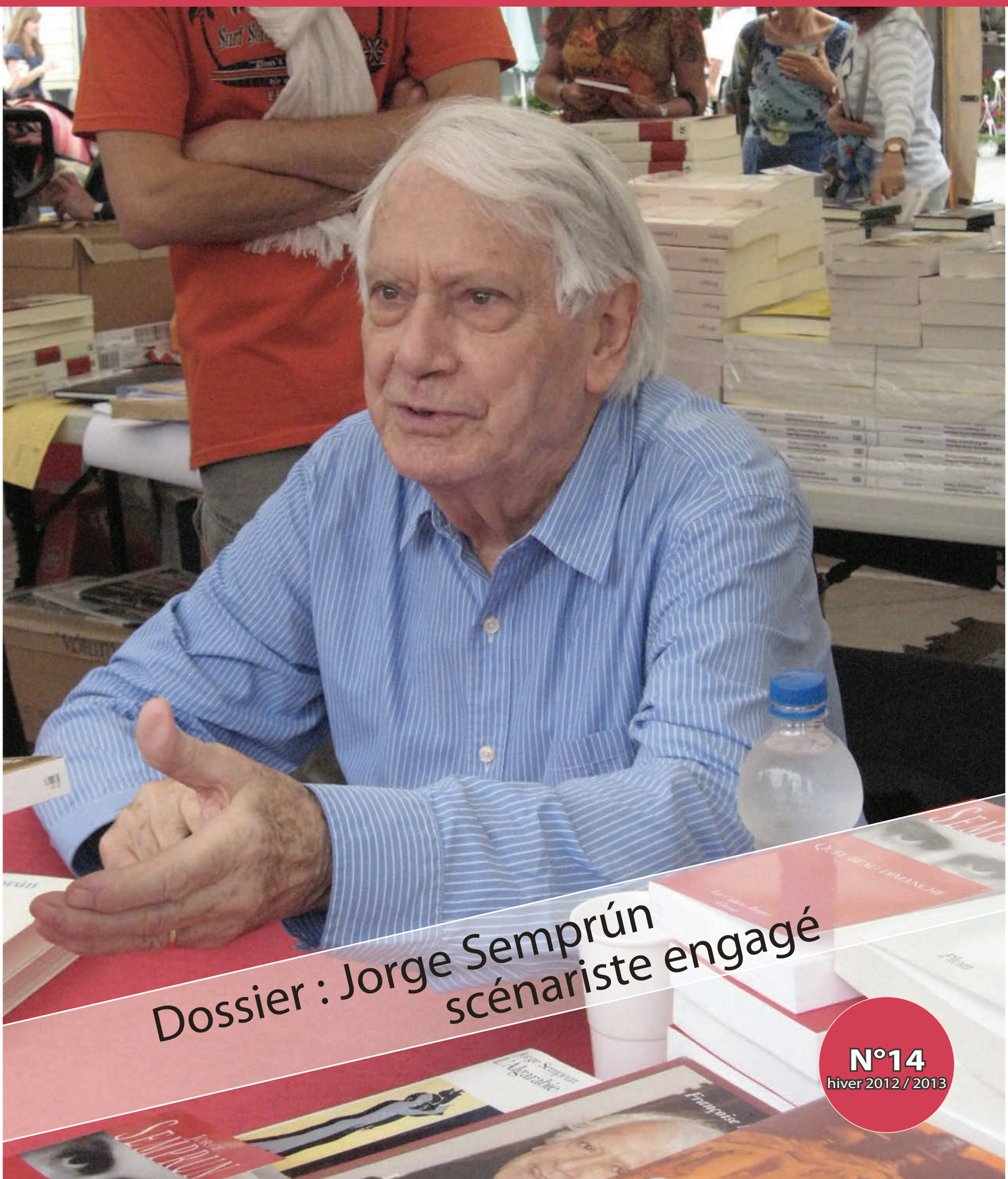
Vu de Pro-Fil



Dossier : Jorge Semprún scénariste engagé

N°14
hiver 2012 / 2013

Vu de Pro-Fil

N°14 : Hiver 2012 / 2013

PRO-FIL : SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr
Directeur de publication : Alain Le Goanvic
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet
Réalisation : crea.lia@orange.fr

COMITE DE REDACTION :
Jacques Agulhon, Nicole Vercueil, Maguy Chailley, Waltraud Verlaguet, Arielle Domon, Arlette Welty-Domon, Alain Le Goanvic, Françoise Wilkowski-Dehove, Jean Lods, Jean Wilkowski, Jacques Vercueil, Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :
Catherine Forné, Françoise Nicoladzé, Michel Kubler, Dominique Sarda, Heike Kühn, SIGNIS, Révaz Nicoladzé

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tourrettes

ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 06/12/2012
Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France:

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches du Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Drôme / Dieulefit
Daniel Saltet - 04 75 90 64 05
saltet.daniel@wanadoo.fr

Haute Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Hérault / Montpellier 1
Etienne Chapal - 04 67 75 74 86
jechapal@modulonet.fr

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue- 04 67 41 26 55
pro-fil@orange.fr

Ile de France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux
Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Var / Fayence
Waltraud Verlaguet - 04 94 68 49 35
waltraud.verlaguet@gmail.com

Couverture :
Jorge SemprÚn, à La Comédie du livre de Montpellier, 23 mai 2009

Edito

Hommage à un scénariste engagé

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Notre travail de réflexion sur le septième art se continue. Après les Dossiers centrés sur *Les métiers du cinéma et La mise en scène*, nous avons consacré notre séminaire annuel au travail du scénariste, plutôt que de discourir sur le scénario en général. Nous avons choisi un homme, et non des moindres : Jorge Semprún (1923-2011).

« Ecrivain magnifique de la mémoire » (Françoise Nicoladzé), homme engagé croyant à la force de l'engagement politique, Semprún est le prototype du scénariste engagé, qui a mis son talent littéraire au service du cinéma. Le présent numéro retrace les différentes étapes de notre séminaire tenu à Paris les 29 et 30 septembre dernier. Ce fut un grand moment de redécouverte de films majeurs : *La guerre est finie* (Alain Resnais), *Z* et *L'aveu* (Costa-Gavras), *Une femme à sa fenêtre* (Pierre Granier -Deferre). Si le propre du scénario et du scénariste est de disparaître devant les images mises en scène par le réalisateur, ce n'est pas le cas avec Semprún, dont la présence est palpable et vivante au fil du récit cinématographique. Ce fut l'apport remarquable des diverses contributions.

Alain Le Goanvic

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA
3 La décennie prodigieuse
4 A Honfleur, la Russie décomplexée
Prix œcuméniques
5 Entre douleur et espoir
6 *Camille redouble*
7 La foi au piège de la peur
8 Leçon de manipulation
9 Alain Resnais et le vertige de la scène

DOSSIER : Jorge Semprún scénariste engagé
10 L'autobiographie et ses thématiques
12 Les scénarios de Jorge Semprún
Aux prises avec le stalinisme
13 Entre fidélité et invention
Perdu entre passé et avenir
14 Pouvoir *versus* engagement
Critique de la raison d'Etat
15 **Le coin théo :** Ton prochain comme toi-même

DECOUVRIR
16 Le cinéma iranien, histoires de dignité

PRO-FIL INFOS
17 Colloque 'Mission et Cinéma'
18 Pour une nouvelle génération de jurés
Vu de Pro-Fil à la question
19 Infos diverses

A LA FICHE
20 *Les marches du pouvoir*

Publié avec le soutien de l'ERF et de Meromedia-Fondation Bersier, Vu de Pro-Fil *(Protestants et filmophiles), né il y a trois ans déjà, est l'œuvre d'un collectif amoureux de la pellicule et du bon film. C'est une revue différente du courant habituel sur tout ce que l'on peut lire sur le cinéma, car là il y a une dimension de plus, c'est un regard chrétien sur le cinéma. Rédactrices et rédacteurs s'expriment en toute liberté sur les films et donnent leurs avis et analyses. Il se dégage de ces textes des préférences marquées, des réserves et parfois même des désaccords évidents, mais c'est ce qui fait la richesse de ces témoignages.*

Parmi les festivals

La décennie prodigieuse

Le Ciné-Festival en Pays de Fayence fête sa dixième édition et accueille le premier jury Pro-Fil

En ce mois de novembre 2012, le *Ciné-Festival en Pays de Fayence* fête sa dixième édition et accueille le premier jury Pro-Fil.

Dans un petit et beau village du Haut Var, une équipe enthousiaste autour de Waltraud Verlaguet et de l'animateur de la *Maison pour Tous* de Montauroux organise chaque année un festival de cinéma, composé de films inédits et d'avant-premières, programmation très diversifiée et internationale. D'ailleurs, *Vu de Pro-Fil* et surtout le site s'en sont fait l'écho ces dernières années et beaucoup de nos adhérents profiliens sont déjà venus assister aux sessions des années précédentes.

Le premier jury Pro-Fil

À côté d'un jury 'officiel' qui décerne la *Cigale d'Or* au meilleur film de la programmation, et qui est constitué de cinéphiles essentiellement du canton et de collégiens, le Ciné-Festival a décidé de créer un deuxième jury sous l'égide de notre Association : un 'jury Pro-Fil'.

En effet, cette idée courait déjà dans les délibérations de notre Conseil d'Administration, et c'est grâce à la proposition de Waltraud que l'expérience a été tentée. Seulement quelques-uns à Pro-Fil ont la possibilité d'être nommés jurés dans les jurys œcuméniques, ils en ont acquis une grande expérience, mais beaucoup de candidats potentiels n'ont pas cette chance. L'idée de créer un jury pour les membres de notre association contient donc plusieurs niveaux : permettre de se former au travail de juré, s'habituer à échanger ensemble sur les films proposés à partir de critères convenus d'avance, savoir motiver le choix final.

2+8=10

Cette première expérience fut très intéressante, et particulièrement intense. Nous étions dix, deux hommes, huit femmes ! Il y avait dix films en compétition, que je classe ainsi :

- Quatre films sortis sur les écrans récemment : un film italien *César doit mourir* des frères Taviani ; un film africain *La pirogue* de Moussa Touré (présenté à Cannes 2012) ; *Compliance* de Craig Zobel (USA) et *Les Saphirs* de l'Australien Wayne Blair.

- Trois films en avant-première : *La Chasse* du Danois Thomas Vinterberg (Sélection officielle Cannes 2012, prix du jury œcuménique) ; *Rengaine* de Rachid Djaïdani, premier long-métrage (France, Quinzaine des Réalisateurs) ; *La Parade* du réalisateur serbe Srdjan Dragojevic.

- Deux inédits en France : *L'invisible* de Christian Schwochow (Allemagne) et *Roméo onze* du Québécois Ivan Grbovic.

- Et une reprise à Montauroux : *Le cochon de Gaza* de Sylvain Estibal (Prix Henri Langlois 2012) [1].

Après quatre réunions et quelques heures de discussions passionnées, notre jury a récompensé, à la quasi-unanimité, *La Parade*, co-production hungaro-serbo-bosnio-slovénio-croate !

Un choix heureux

Nous avons ainsi commenté notre choix :

> «Ce film est un plaidoyer pour l'amour et la tolérance tous azimuts.
>
> Traitée sur le mode comique et burlesque, l'histoire tend à démontrer que l'injustice et la haine peuvent céder le pas à la compréhension mutuelle entre les hommes, afin de construire un monde meilleur !»

Le jury était composé de : Elizabeth Pérès, Tatiana Zuzulinsky, Brigitte Casalis (Paris) – Claude Bonici, Evelyne Sopena, Doryse Flotte, Marie-Jo et Alain Le Goanvic (Marseille-Aix), Alain Lafont (Montpellier) et Corine Trimbach.

Nous avons eu le sentiment d'avoir bien travaillé dans la convivialité et l'enthousiasme !

Alain Le Goanvic,
heureux président du premier jury Pro-Fil

[1] Ce film a gagné la Cigale d'Or 2012

Voir aussi la page du festival sur notre site

La Parade

A Honfleur, la Russie décomplexée

L'éclatement de l'URSS, en 1991, appartient à un passé de plus en plus lointain, mais la Russie continue de s'interroger sur son Histoire, à en juger par le 20ème festival du cinéma russe qui s'est déroulé en novembre à Honfleur.

Le cinéma russe aborde désormais sans complexe des questions autrefois tabou, comme les dissensions dans l'Armée rouge en 1945 (*Quatre jours en mai* de Achim von Borries, Prix du public) et les erreurs de Staline avant l'invasion de l'URSS par Hitler (*L'espion* de Sergueï Bondartchouk).

L'actualité aussi est présente : dans un film de propagande, *Août 2008*, le réalisateur Djanik Fajziev justifie l'intervention russe en Ossétie du Sud et montre un Poutine ferme et clairvoyant face au méchant géorgien. Mais on voit aussi des manifestants réclamer « des élections propres » après le scrution présidentiel, dans *La journée d'un professeur* de Sergueï Mokritski tandis que la corruption à tous les étages, y compris présidentiel, est dénoncée dans *Les récits* de Mikhaïl Ségal. Ce même film a même l'audace de montrer, sur le mode érotique, le décalage entre la Russie du passé, incarnée par un quadragénaire, et la Russie contemporaine, sous les traits d'une jolie Moscovite inculte, qui confond Lénine et Staline.

De son côté, l'orthodoxie revient en force. Dans *La Horde* d'Andreï Prochkine, le métropolite Alexis apparaît comme un sauveur et un saint, face au déchaînement des Mongols au 14ème siècle. Le secret de la confession déchire la conscience du pope de *Sa fille* d'Alexandre Kassatkine et Natalia Nazarova. Pour autant, on voit un pope ridiculisé par l'ancienne maîtresse à laquelle il a fait un enfant dans *Kokoko* de Avdotia Smirnova. Cette excellente comédie a reçu le prix du meilleur scénario et deux prix d'interprétation.

Galère des temps modernes

La tradition russe des films à grands spectacles avec une foule de figurants et d'énormes moyens techniques et effets spéciaux a impressionné le public. *Le tigre blanc* de Karen Chakhnazarov, du nom d'un char allemand invincible, raconte la chasse de soldats russes contre un gigantesque Moby Dick terrestre. *L'admiratrice* de Vitali Melnikov présente une reconstitution soignée de l'époque tsariste, avec costumes, argenterie et carrosses, mais dans une vision superficielle de Tchekhov.

Dans un registre intimiste, le jury a récompensé *Voilà ce qui m'arrive* où Victor Chamirov fait vivre à trois personnages la galère des temps modernes à Moscou un 31 décembre, avec embouteillages monstres et pannes de mobiles qui rendent les relations humaines encore plus dures. Egalement primé, *Ils sont tous partis* de Gueorgui Paradjanov décrit avec humanité et tendresse l'enfance d'un petit géorgien avec ses grands parents.

Françoise Wilkowski-Dehove

Prix œcuméniques

Voir les pages correspondantes sur notre site

Depuis la parution du dernier numéro de *Vu de Pro-Fil*

- **9e Miskolc Jameson CineFest (Hongrie) : 14-23 sept. 2012**
  Deine Schönheit ist nichts wert (Ta beauté ne vaut rien) de Hüseyin Tabak, Autriche 2012
- **28e Festival International de Varsovie : 12-21 oct. 2012**
  Operación E de Miguel Courtois Paternina, Espagne/France/Colombie 2012
- **55e Festival international de Leipzig du Film documentaire et d'animation : 29 octobre - 4 novembre 2012**
  Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit d'Olivier Zuchuat, Suisse/Grèce/France 2012
- **22e Festival du Film de Cottbus Festival du Film européen de l'Est : 6-11 Novembre 2012**
  V Tumane (Dans le brouillard) de Sergei Loznitsa, Russie/Allemagne/Pays Bas/Lettonie/Biélorussie 2012
- **Filmfestival Mannheim : 8-18 nov. 2012**
  Le sac de farine de Kadija Leclere, Belgique/Maroc Mention spéciale pour *W Sypialni (Dans une chambre à coucher)* de Tomasz Wasilewski, Pologne 2012

Parmi les festivals

Entre douleur et espoir

Destins croisés au CINEMED. Le cinéma révèle le puzzle des vérités.

La 34ème édition de CINEMED fut d'une grande diversité, d'une grande qualité, avec parfois de l'émotion, en intégrant, cinquante ans après les Accords d'Evian, des films de fiction, des documentaires, des paroles d'historiens et une exposition sur « les destins croisés de la France et de l'Algérie ». Parallèlement à la sélection de longs et courts métrages, on a pu assister à des avant-premières, des rétrospectives (Costa-Gavras, Rossellini) des coups de chapeau (Jalil Lespert), des tables rondes, des hommages (Angelopoulos), une 'journée du scénario' avec Bruno Podalydès, une 'journée de la critique' pour les 60 ans de la revue Positif, une journée 'jeune public' et la fameuse 'Nuit en enfer', hommage à Christopher Lee ! C'est dire que durant ces 10 jours tous les goûts des cinéphiles ont été comblés !

Les avant-premières

Nous retiendrons *Le Capital* de Costa-Gavras, qui, avec la saine colère et l'acuité qu'on lui connaît, s'attaque au monde de la finance et dénonce le rôle excessif de l'argent.

Citons également dans cette section *Le Repenti* de l'Algérien Merzak Allouache, qui évoque les conséquences de la loi sur la concorde civile en Algérie ; *Héritage* de la Palestinienne Hiam Abbass ; *Au delà des collines* du Roumain Cristian Mungiu ; *Renoir* de Gilles Bourdon.

Dans les 9 documentaires

. *Le thé ou l'électricité* (Belgique) de Jérôme Le Maire, qui raconte l'histoire tragique et épique de l'arrivée de l'électricité dans un village isolé à 2800 m. d'altitude dans le Haut Atlas marocain, imposée à des habitants manipulés et appauvris (19 décembre sur ARTE).

. *Bertsolari* (de Asier Altuna, Espagne), la découverte étonnante et passionnante d'une tradition orale de la poésie improvisée, méconnue et très populaire au pays basque.

. *Même pas mal*, un poignant et puissant témoignage de Nadia El Fani sur laquelle à été lancée une fatwa par les islamistes pour avoir revendiqué la laïcité et la liberté religieuse en Tunisie à travers son film *Laïcité Inch'Allah*.

Dans les 22 courts métrages

. *La Vache finlandaise* (de Gheorghe Preda, Roumanie) : un paysan vend une vache à un musée d'art contemporain qui la fait mourir de faim pour le *happening* dans lequel elle figure… mais ça ne va pas se passer comme ça !

. *Offrande* (de Walid Mattar, Tunisie) : comment gagner un mouton pour l'*Aïd el Kebir* en achetant un téléviseur.

Dans les 12 longs métrages

. *Keep smiling* (prix Antigone d'or) : premier film, parfaitement maîtrisé, de la jeune Géorgienne Rusudan Chkonia. Une tragi-comédie raconte l'histoire d'un concours de beauté auquel participent dix mères de famille, dont certaines, dans la pauvreté la plus absolue, espèrent gagner 25 000 dollars et un appartement.

Cérémonie du palmarès, Antigone d'or pour *Keep Smiling* de Rusudan Chkonia

. *Winter of discontent* (mention spéciale) de l'Egyptien Ibrahim El Batout : évoque, d'un point de vue humain et non politique, la révolution de janvier 2011 sur la place Tahrir, sous un jour bien différent de celui présenté par les médias : plutôt un 'hiver' qu'un 'printemps'.

. *La Parade* (prix du public *Midi Libre)* du Serbe Srdjan Dragojevic : des homophobes, dont le parrain des gangsters de Belgrade, se voient obligés d'assurer la sécurité de la première *gay pride* de Serbie. Un sujet de société qui aborde finement le problème des relations entre Serbes et Croates.

Autres films qu'on ne peut passer sous silence

. *Blancanieves* (de Pablo Berger, Espagne) : superbe, muet, en noir et blanc – un projet fou et magique adoré des festivaliers. Une histoire difficile à raconter, de toreros, de nains et de Blanche-Neige, une merveille de poésie. A ne pas rater.

. *Je vous ai compris* (de Frank Chiche, France) : un moment clef de la guerre d'Algérie, le putsch du 21 avril 1961, vu du point de vue des anonymes. D'une grande force historique et poétique.

Et puis des films sur l'Algérie passée, présente, des témoignages poignants, ceux qui sont restés, ceux qui sont rentrés, sur les harkis, sur le souvenir, sur la nostalgie.

Dominique Sarda

Voir aussi sur le site : Jean Domon : "Destins croisés"

Notre ami profilien Nicolas Révaz en compagnie de Rusudan Chkonia, lauréate 2012 (Antigone d'or pour *Keep smiling*) avant sa nomination.

Camille redouble

Camille, en enregistrant la voix de ses parents, nous interroge sur notre rapport au temps et à nos blessures enfouies

Yolande Moreau et Michel Vuillermoz dans *Camille redouble*

Camille redouble
de Noémie Lvovsky (France, 2012)
avec Noémie Lvovsky, Samir Guesmi, Judith Chemla, Yolande Moreau, Michel Vuillermoz, Denis Podalydès
(voir aussi les billets d'humeur sur notre site).

Si l'on avait la possibilité de revivre des épisodes de notre existence au moment où l'on est dans l'échec ou la douleur, à cause de ce que l'on a quelquefois soi-même provoqué par ses choix, aurait-t-on le désir de changer le cours des événements ? Si l'on avait le pouvoir de revivre à l'infini les moments heureux à jamais enfuis, voudrait-on et pourrait-on les conserver indéfiniment ?

C'est une scène déchirante que celle où Camille enregistre la voix de ses parents chantant maladroitement *La petite cantate* de Barbara, voix tremblée et hésitante. Elle SAIT qu'elle va les perdre, puisqu'elle a déjà vécu cet instant… On SENT très précisément qu'elle vit déjà le moment où elle réécoutera l'enregistrement, la voix capturée. C'est auprès de ses parents que Camille cherche le plus fortement à renouer avec son enfance. Saura-t-elle retrouver ces instants heureux ? Va-t-elle les revivre dans la douleur ou dans une douce nostalgie ? Ne perd-elle pas le bénéfice du présent pour préserver l'avenir où elle pourra retrouver le passé ? N'est-elle pas en train de passer à côté de la vie en voulant la figer ?

Et là, on s'interroge... Qu'ai-je fait de ces moments précieux, merveilleux, partagés avec les personnes aimées ; les ai-je goûtés, savourés à leur juste valeur ; ne les ai-je pas bâclés ? Nous le savions pourtant, que la vie est éphémère, que tout passe : qu'avons-nous fait de ces cadeaux rares et délicieux offerts par la vie ? Pouvons-nous en garder la trace, à travers une voix enregistrée, une lettre retrouvée, un parfum exhalé d'un tiroir ? N'avons-nous pas vu seulement les contraintes propres à l'adolescence... à la vie, sans en voir la beauté ? Avons-nous dit suffisamment notre amour aux gens que nous aimions ? La littérature, le cinéma sont jalonnés de cette quête, Proust en étant peut être le chef de file...

Camille interroge, notamment dans cette scène, notre rapport au temps et nous renvoie au sentiment de la perte et aux blessures enfouies. Doit-on vivre dans l'insouciance et vivre comme si on ne devait jamais mourir, ou bien avancer dans la vie en restant conscient de la rareté, de la fragilité et de la puissance des instants heureux, en les vivant intensément et en les revivant - désespérément ? Ne risquons-nous pas de tomber dans l'amertume ?

A chacun… de répondre... ou pas...

Dominique Sarda

Un film, un regard

La foi au piège de la peur

Au-delà du fait divers, le choix difficile entre deux vérités

Ce n'est pas un film sur un fait divers qui a défrayé la chronique en 2005, au-delà même de la Roumanie où il fit grand bruit : une jeune fille était morte dans l'enceinte du monastère où son amie d'enfance était postulante.

Morte, crut-on alors, d'une séance d'exorcisme menée par l'aumônier illuminé d'un groupe de moniales serviles. On apprit ensuite, grâce à l'enquête exemplaire de la journaliste et écrivain Tatiana Niculescu-Bran, que l'affaire était autrement complexe, loin des clichés d'une religion obscurantiste et de rituels intégristes. Mais le film de Cristian Mungiu ne veut pas revenir sur cette sombre affaire : il s'appuie sur elle pour parler d'amour, de liberté et de solitude, et de l'impossibilité qu'il y a, parfois, à décider du bien ou du mal et à choisir entre deux fidélités.

Au-delà des collines, récompensé par une double palme à Cannes – meilleur scénario, et meilleure interprétation féminine à Cosmina Stratan et Cristina Flutur, pour leur premier film ! - n'est pas non plus un film sur l'homosexualité. Alina, la jeune victime, veut repartir en Allemagne en y entraînant son amie Voichita, la seule personne qu'elle ait au monde (outre un frère inconsistant) depuis leurs années de tendre complicité à l'orphelinat. Les adultes qu'elles sont devenues cherchent de nouvelles assurances, dans un monde où elles n'ont nulle attache. Alina compte sur une affection exclusive de Voichita, laquelle a trouvé sa sécurité dans une obéissance inconditionnelle à l'aumônier et à la supérieure du lieu, ses « Papa » et « Maman », et dans le rabâchage de leurs préceptes. Le refus de Voichita de suivre son amie provoquera les crises hystériques de celle-ci.

Croyez – ne cherchez pas !

Enfin, Cristian Mungiu, Palme d'or à Cannes en 2007 pour *4 mois, 3 semaines, 2 jours* (l'histoire de deux amies, déjà, et d'une interruption de grossesse inenvisageable pour une étudiante en Roumanie communiste), ne fait pas non plus la critique de l'Eglise orthodoxe, dans cette œuvre âpre mais d'une profondeur extrême : rarement – sauf peut-être dans *L'île* du Russe Lounguine - la vie quotidienne d'un monastère orthodoxe aura été rendue de manière si juste, sans saturations esthétiques mais avec un fond de profonde spiritualité. Mais la communauté qu'il donne à voir, installée au-delà de la colline qui surplombe la ville, s'est coupée de tout ce qui n'est pas elle. D'ailleurs, un panneau en interdit l'accès à toute personne non orthodoxe et prévient toute intrusion du doute ou de la raison : « Croyez, ne cherchez pas ! » Sans lien avec l'Eglise, elle a plus le profil d'une secte que d'un groupe authentiquement évangélique.

Quand modernité rime avec péché

Comment, alors, définir ce film ? Il s'agit d'abord d'une création artistique, inspirée d'une histoire réelle très située dans l'espace et le temps, pour faire valoir une vision plus large de l'homme et du monde. Pareille démarche, ici, ne va pas de soi : la Roumanie et son Eglise sont encore loin d'une telle culture et toujours promptes à brandir l'anathème sur des œuvres vues par le petit bout de la lorgnette. A l'irruption de la modernité occidentale, elles ne savent réagir que par la peur, et ne conjurer cette peur qu'en se crispant sur des dévotions tenant lieu de religion ; on cherche en vain une démarche de foi en tout cela. Ce qu'on avait pris en 2005 pour un exorcisme à l'issue tragique n'était alors qu'une tentative pathétique de vaincre les démons menaçants venus d'Occident, où les Eglises, vues d'Orient, ont tristement perdu la bataille contre tant de dépravations. Le fait divers de Tanacu serait donc le symptôme d'une chrétienté qui fige son identité pour refuser une modernité synonyme de péché.

A l'opposé de la pancarte qui chassait tout visiteur hétérodoxe, le plan final du film se situe à un carrefour où deux panneaux indicateurs orientent vers deux monastères différents. D'autres voies doivent ainsi être possibles pour que chacun puisse donner sens à son existence. C'est, en tout cas, la parabole que Cristian Mungiu propose aujourd'hui, de manière magistrale, et au risque de ne toujours pas être prophète en sa patrie.

P. Michel Kubler, directeur du Centre Saint-Pierre-Saint-André de Bucarest (Roumanie)

Au-delà des collines (Dupa dealuri)

Film roumain de Cristian Mungiu (150 min.)
Avec Cosmina Stratan, Cristina Flutur, Valeriu Andriuta.
Voir aussi les articles sur ce film sur notre site et dans *Vu de Pro-Fil* n°12.

Au-delà des collines

Leçon de manipulation

Un garçon de 16 ans s'immisce dans la maison d'un élève de sa classe, et en fait le récit dans ses rédactions à son professeur de français.

Dans la maison
de François Ozon, (France 2012)
avec Fabrice Luchini, Ernst Umhauer, Christine Scott-Thomas
(v. aussi la fiche du film sur notre site).

Écrivain raté comme il l'avoue lui-même, Germain rencontre Claude, jeune homme doué pour l'écriture. D'entrée, le courant passe entre eux. Alors commence un jeu pervers. Le professeur possède la connaissance, l'expérience et le savoir-faire, l'élève maîtrise instinctivement la recherche d'inspiration, ce qui manque à Germain. On assiste à un échange osmotique, l'un apportant à l'autre ce qui lui manque et l'autre comblant le vide de l'un. Mais dans cet échange, le plus savant a beaucoup à perdre. Le mythe de Pygmalion revisité par Ozon a du plomb dans l'aile. Germain se donne à fond dans sa tâche de professeur, retrouvant même dans un sursaut de jeunesse son élan de pédagogue pour apporter à son élève préféré l'ossature d'un véritable écrivain. La transmission vue par Ozon s'apparente au vampirisme sur victime consentante. On y retrouve aussi l'image du pélican de Musset, qui offre ses entrailles en pâture à ses enfants pour subvenir à leurs besoins vitaux. Image d'autant plus frappante que Germain, plus ou moins ouvertement, reconnaît en Claude le fils qu'il n'a jamais eu. Réciproquement, Claude s'approprie son professeur, rêve de le changer en père, compensant ainsi les carences du sien, handicapé qu'il doit prendre en charge, ce qui, là aussi, inverse les rôles. Ozon nous entraîne dans un jeu de cache-cache où chacun prend une place qui n'est pas la sienne, où chacun épie l'autre, ou chacun se nourrit de l'autre afin de remplir un vide essentiel.

Le prédateur et les innocents

Claude, élève brillant mais pervers, se révèle un prédateur face à son copain Rapha, victime naïve d'une amitié intéressée, à la mère de Rapha, qu'il séduit pour faire avancer l'intrigue de son roman, à son professeur qu'il réussit à entraîner dans son voyeurisme, à enchaîner à son addiction pour s'en rendre maître.

Ernst Umhauer et Fabrice Luchini dans *Dans la maison*

La femme de Germain, Jeanne, stressée par sa galerie d'art sur le point d'être fermée, n'est pas dupe de la soi-disant fiction écrite par Claude. Elle est la première à flairer le danger, et la dernière à lâcher Germain, après son faux-pas irrécupérable.

La famille de la classe moyenne, comme la surnomme Claude, traverse le film sans rien soupçonner, pierre d'angle innocente de ce drame qui se joue au-dessus d'elle : Rapha père obnubilé par les Chinois et les sautes d'humeur de son patron Maurice ; Esther femme au foyer insatisfaite qui se rêve décoratrice d'intérieur ; Rapha fils, béat devant l'amitié de Claude qui le manipule sans difficulté. Leur force réside dans leur amour, qui laissera leur famille intacte à la fin du film, en partance pour la Chine où une nouvelle vie moyenne les attend.

Le fantasme et le réel

Ozon brouille les pistes, nous déstabilise par l'irruption du fantasme au milieu du réel. Le scénario se déroule au fil des rédactions de Claude, écrites à la main sur des copies lues par Germain ou sa femme, les personnages prenant vie devant nous selon les consignes de Claude qui réécrit parfois une scène et la leur fait rejouer différemment. Entre Claude et Rapha plongés dans un devoir de maths, surgit ainsi Germain qui critique la scène en cours.

Étrange va-et-vient entre la réalité recopiée par Claude (ou inventée par lui ?) et la fiction suggérée par Germain, qui par moments nous mène au bord du vertige : ce que nous voyons s'est-il réellement passé comme le prétend Claude ou n'est-ce qu'une invention destinée à impressionner Germain ? Réalise-t-il réellement les propositions de Germain ?

Epilogue

La dernière scène sert d'épilogue : Claude rend visite à Germain, ex-professeur, ex-mari, vieilli par une barbe hirsute. Ils s'assoient sur un banc dans le parc de la clinique, clin d'œil au début du film où tout a commencé sur un banc dans le parc face à la maison des Rapha.

Germain n'est plus que l'ombre de lui-même. Face à eux, un petit immeuble, une multitude de baies vitrées de diverses couleurs derrière lesquelles s'agitent des couples, théâtre de la vie dans lequel l'apprenti écrivain peut piocher pour s'approprier les destins offerts, les traduire en romans, les transformer ou les faire basculer.

La transmission a eu lieu, mais à quel prix ! Claude est devenu le maître, et il enseigne à son tour son savoir à un Germain redevenu enfant, prêt à apprendre, et qui sait, à devenir enfin un écrivain. Tous deux semblent éprouver une complicité nouvelle dans ce jeu, d'égal à égal, père et fils choisis, enfin apaisés ?

Catherine Forné

Alain Resnais et le vertige de la scène

Une coïncidence remet Alain Resnais sur le devant de la scène de Pro-Fil, la sortie de son dernier film *Vous n'avez encore rien vu* qui faisait partie de la sélection officielle du Festival de Cannes cette année[1], et la présentation-débat, au cours de notre séminaire, de son film *La guerre est finie* (1966) dont le scénario est de Jorge Semprùn.

[1] Voir l'article de Jean-Michel Zucker dans *Vu de Pro-Fil* n° 13 page 15

Le cinéaste, qui s'était inscrit à vingt ans au cours Simon et avait fait partie de la troupe du Théâtre aux armées après la seconde guerre mondiale, n'avait pas beaucoup d'estime pour ses talents d'acteurs, mais gardait une prédilection pour les spectacles de scène. En particulier il avait été ému et émerveillé par une représentation d'*Eurydice* de Jean Anouilh en 1942. On retrouve d'ailleurs dans son film *L'amour à mort* (1984) l'argument de la pièce : la mort de Simon, sa résurrection, puis sa mort à nouveau entraînant la volonté de sa compagne (Elisabeth) de rejoindre l'objet de son amour dans la tombe.

Mais, avec *Vous n'avez encore rien vu*, Resnais transforme le mythe d'Orphée et le théâtre d'Anouilh en jeu de poupées russes. Le film commence par l'arrivée des acteurs fétiches d'Antoine d'Anthac, qui viennent pour l'ouverture de son testament. Si on consulte *Cher Antoine ou l'amour raté* (Anouilh 1969), non seulement les mots prononcés dans le film correspondent au texte du début de la pièce, mais on peut constater qu'on assiste, par la suite, à une sorte de résurrection du héros par analepse (la vie des personnages étant indissociable, dans la pièce, de celle des acteurs) et d'une nouvelle mort à la fin. Nous voici donc retournés à *Eurydice*.

Eurydice

Les invités de d'Anthac sont conviés à juger l'interprétation par une jeune troupe de la dernière pièce écrite par le dramaturge et qu'ils ont souvent jouée eux-même : *Eurydice* (dont le texte est celui d'Anouilh). Emportés par l'émotion de leurs souvenirs et des mots familiers, ils vivent ainsi un retour de leur jeunesse. Comme dans *Cher Antoine*, un coup de théâtre fait réapparaître d'Anthac, qui voulait s'assurer de leur fidélité mais qui disparaîtra le lendemain à l'aube dans les eaux d'un lac voisin. Peut-on penser que, comme l'amour d'Orphée pour Eurydice, l'amitié de ses acteurs avait fait revivre le dramaturge pour un dernier adieu ? A un niveau plus proche de nous, spectateurs, le rapport des acteurs, personnages du film, à leur maître déborde de son cadre pour remonter jusqu'au réalisateur.

... et les autres

L'œuvre de Resnais doit beaucoup à d'autres dramaturges, tout aussi dépréciés qu'Anouilh de nos jours, mais dont les textes sont imprégnés d'élégance incisive : Bernstein et Ayckbourn. Le film *Mélo* (1986) a inauguré la filmographie théâtrale de Resnais. Le générique de début l'illustre de façon flagrante : un programme aux pages tournées par une main légère. *Smoking/No smoking* comme *Cœurs* (2006) sont des adaptations de pièces de Alan Ayckbourn : *Intimate Exchanges* et *Private fears in public places*. *Pas sur la bouche* (2003) est tiré d'une opérette d'André Barde et Maurice Yvain. Chacun de ces films présente les mêmes caractéristiques théâtrales : importance du texte, déclamation revendiquée, unité de plan et espace limité (toujours trois côtés, terrasse ou petit cimetière dans *Smoking/No smoking*, terrasse restreinte aussi dans *Mélo*, bureau exigu dans *Cœurs*), faux raccords assumés qui donnent une impression d'artificialité (dans *Cœurs* la neige tombe à l'intérieur).

Une question de distance

C'est à sa lecture assidue, enfant, de *La petite illustration théâtrale* que Resnais doit son amour pour un certain théâtre qu'on appelait boulevardier et bourgeois. Il nous en restitue les images les plus modernes, entre le drame, l'ironie et l'absurde, dans une langue choisie et avec des acteurs à la fois émouvants et lyriques qui savent exprimer la distance nécessaire entre le théâtre et le cinéma.

Nicole Vercueil

Michel Piccoli et Pierre Arditi dans *Vous n'avez encore rien vu* d'Alain Resnais

Jorge Semprún a, dès l'adolescence, aimé le cinéma. Culminant dans *Montand la vie continue*, plus de 80 évocations de films montrent la diversité des références qui émaillent ses livres et son écriture elle même est saturée de langage cinématographique. Trois ans après la sortie en 1963 de son premier roman, Semprún, pour qui un film est « un acte politique », et qui « ne distingue pas le politique du vécu », va s'engager personnellement jusqu'à la fin de sa vie dans une quinzaine de scénarios qui tous critiquent les dérives du pouvoir et attirent l'attention sur la valeur de l'engagement.

L'autobiographie et ses thématiques

La fonction du cinéma dans la vie de Jorge Semprun

(v. les articles longs sur le site)

Jorge Semprún aurait souhaité être inhumé à Biriatou, lieu-frontière de ses deux appartenances : espagnole et française, là où sont inscrits dans la pierre du souvenir ces mots révélateurs d'une vie multiple :

> « Jorge Semprún, 1923-2011, écrivain, républicain espagnol exilé, engagé volontaire dans la Résistance en France, déporté à Buchenwald, combattant de l'opposition clandestine franquiste et Ministre de la Culture du Gouvernement espagnol entre 1988 et 1991. »

Pour nous, c'est, depuis 1963, un écrivain magnifique de la mémoire, tissant dès son premier livre *Le grand voyage* une œuvre à la fois autobiographique et fictionnelle, et un scénariste de films irrigués des motivations profondes de toute une vie et de la transposition récurrente de scènes qui ont marqué l'homme et le politique. En filigrane de cette œuvre double, sous le signe de l'engagement, court une vaste culture 'cosmopolite', mot cher à Semprún, et trace d'un héritage familial, intellectuel et moral qu'il a fait sien à sa manière.

Espagne

Né à Madrid, le 23 décembre 1923, dans une famille aristocratique, il apprend l'allemand de ses gouvernantes, ce qui l'aidera à survivre au camp de Buchenwald. De sa mère, il reçoit sa vocation d'écrivain : « Celui-là, il sera écrivain » se réjouit-elle, ainsi qu'un amour ébloui qui lui rendra pour toujours les femmes aimables. De son père, écrivain lui-même et qui a bien connu Lorca, il hérite le goût de la poésie et de la peinture, en visitant chaque dimanche avec ses frères le musée du Prado où il contemple, entre autres, *Les désastres de la guerre* de Goya. Jorge hante la bibliothèque paternelle dont il « hume l'odeur » des livres anciens avant de les dévorer. Durant la 2ème République espagnole que ses parents avaient appelée de leurs vœux, des grèves insurrectionnelles dans les Asturies sont durement réprimées ; à Madrid, l'enfant est frappé par une scène dramatique : il voit la Garde civile poursuivre et fusiller, sur une des plus belles place de la ville, un ouvrier en fuite, sous un envol de pigeons affolés. Présent, le père, un des rares catholiques espagnols à promouvoir un christianisme social, regrette la double violence étatique et révolutionnaire mais affirme qu'il faut « se tenir aux côtés des humiliés, des opprimés » et soutient le Front populaire en participant en juillet 1936 à la résistance contre le *Pronunciamento* de Franco. La famille s'exile alors en France *in extremis*, devant l'avancée des troupes italiennes de Mussolini, et c'est le réseau *Esprit* qui procurera à cette famille de sept enfants - deux filles et cinq garçons - hébergement et secours.

France

Jorge Semprún à treize ans, précocement mûri par les évènements, se jure de « continuer le même combat … sous d'autres barricades ».

Il arrive à Paris, au lycée Henri IV : lisant déjà le français appris dans Baudelaire, Jorge apprend à le parler, découvre Giraudoux, Gide et Sartre, acquiert une solide formation philosophique. C'est durant le bref été de 1939, « entre les deux guerres de son adolescence », celle d'Espagne et celle du monde entier, qu'il découvre la terrasse de Biriatou.

Après un court passage en 1941 à la M.O.I., main d'œuvre immigrée, animée par le P.C. et dirigée par Artur London, Semprún entre dans le réseau anglais Buckmaster et participe aux sabotages et à la distribution d'armes dans les maquis dont le Tabou, évoqué dans *Le grand voyage*. En septembre 1943, il est arrêté, longuement torturé par la Gestapo, emprisonné à Auxerre où il fête ses vingt ans.

Allemagne

Il est déporté au camp de Weimar-Buchenwald le 29 janvier 1944. Il y survit, grâce, dit-il, à une bonne santé, sa connaissance de l'allemand et la chance. Surtout, il est accueilli par l'Organisation clandestine communiste qui connait son parcours de marxiste convaincu depuis sa lecture de Lukacs : *Histoires et conscience de classe* (1923). Il travaille 'planqué' quoique menacé à l'*Arbeit*, l'administration interne du camp qui, distribuant le travail dans les commandos, protège communistes et antifascistes. Cette proximité avec des dirigeants communistes lui permettra plus tard d'entrer dans le mécanisme des procès staliniens. Dans *Le Mort qu'il faut*, paru en 2001, l'écrivain relate l'épisode où, à Buchenwald, pour échapper à la Police des camps, l'Organisation communiste va lui faire prendre la place d'un mort.

Jorge Semprùn, scénariste engagé

Sur les routes

De retour de Buchenwald, devenu, écrira t-il plus tard, « un intellectuel stalinisé », il est vite permanent du Parti et, en juin 1953, entre dans la clandestinité antifranquiste. Ce sera un excellent dirigeant clandestin, passionné par ce travail, la fraternité qui en résulte et les résultats obtenus durant cette période de dix ans où il passe et repasse la frontière, sous de nombreux pseudonymes. Semprún devient un autre : Federico Sanchez, militant totalement intégré au combat mené par le P.C. espagnol. Mais sa liberté intérieure n'est pas entièrement étouffée : les cendres de Josef Frank, son camarade de Buchenwald condamné par le procès stalinien de Prague à la pendaison, jetées sur une route enneigée de Prague, sont une image insistante qui revient dans quatre de ses livres : *Autobiographie de Federico Sanchez, Quel beau dimanche !, Montand la vie continue, Le Mort qu'il faut*. En 1956, Semprún espère que l'histoire du communisme va se régénérer. Il n'en est rien ; en plus, l'archaïque P.C.E. s'aveugle sur la réalité de l'Espagne de Franco et s'arcboute (*La guerre est finie*) sur une grève générale mythique. Jorge Semprún va alors s'opposer avec Fernando Claudin à Santiago Carrillo et à la Pasionaria, dirigeants historiques du Parti. Il est d'abord exclu du Comité central, revient définitivement à Paris en 1962 et est exclu du Parti au printemps 1964. La rupture idéologique avec le marxisme-léninisme se fera par étapes jusqu'aux années 1980 dans la conviction que la social-démocratie, est seule garante de la liberté et de la justice sociale, car : « l'utopie communiste a été une illusion sanglante, meurtrière ».

Jorge Semprún avec Costa-Gavras et Yves Montand en 1990

Deuils identitaires

En 1964, le deuil est donc à faire de tous côtés : celui de la famille communiste qui l'avait sauvé à Buchenwald du Mal radical, celui des militants dévoués et généreux, unis par des convictions fraternelles. La révision idéologique et sa reconstruction s'imposent. **C'est là que le cinéma va jouer un rôle médiateur pour surmonter le traumatisme** – encore plus que l'écriture littéraire ne le fera - pour aider au retour dans le monde réel.

Je reviens brièvement sur l'article que j'ai signé dans le numéro de *CinémAction*[1] où je rappelle l'intérêt de Jorge Semprún pour l'image cinématographique. Une des actrices-phares des années 1920, Pola Negri, occupe ses rêves œdipiens de préadolescent. *L'Algarabie* la décrit splendidement, liée à la nostalgie de la mère perdue à huit ans. Au camp de concentration, il s'évade par le souvenir d'Arletty au bord de la Marne, découverte dans les cinémas parisiens lorsqu'il séchait les cours de la Sorbonne.

Surtout, au retour de Buchenwald, profondément dissocié dans son identité, ne sachant s'il est « encore dans le rêve de la mort ou le rêve de la vie », il retrouve des repères en regardant un documentaire sur les camps. S'identifiant aux déportés sur l'écran, il récupère une réalité évanouie. L'œil de la caméra efface l'image mentale incertaine et fragmentée du revenant.

Textes et films

Les textes semprúniens regorgent d'allusions filmiques. Un exemple, *Welcome in Vienna* où Alex Corti souligne « l'amer retour au pays natal » en 1945, des Allemands antifascistes engagés dans l'armée américaine. De plus, les techniques cinématographiques sont utilisées, de l'avis même de l'auteur dans son écriture littéraire. Ainsi, dans *Quel beau dimanche !* lorsque le jeune déporté en proie à la déréliction du monde concentrationnaire s'immobilise à la lisière des barbelés du camp. Son regard s'élargit au-delà de la plaine blanche de Thuringe jusqu'à la Russie enneigée, recouverte du « même manteau hivernal » du temps du nazisme, dans un long plan panoramique.

Désormais, le « social traître, le valet du capital, le renégat » insulté par ses ex-frères communistes doit faire le deuil de ses illusions. Quatre films : *La Guerre est finie, Z, L'aveu, Les deux mémoires* - unique travail de réalisation de Semprún (1973), documentaire fait d'entretiens avec notamment des personnes ayant eu des postes de responsabilité pendant la guerre d'Espagne - jalonnent un parcours difficile mais abouti.

Une liberté engagée

Les films ont été les objets réparateurs successifs d'une identité blessée, éclatée, soutenus par son double amical, « mon alias politique et hispanique », dira Jorge Semprún d'Yves Montand, lui aussi revenu de sa foi communiste illusoire, léguée par son père. La rupture, d'abord partisane puis idéologique se fera par étapes, en parallèle avec les textes parus plus tardivement mais ébauchés dès 1964 : *Autobiographie de Federico Sanchez* en 1980, *Quel beau dimanche !* en 1981. *La Guerre est finie* lui a permis, grâce au personnage de Diego Mora, interprété par Yves Montand, de « se détacher de Federico Sanchez ». *L'aveu*, lui, sera, encore plus qu'un miroir ou une distance : « un acte politique » *dixit* Semprún qui exigera la totale responsabilité de l'adaptation du livre d'Artur London. Ce film, dénonciateur de l'abject système stalinien, l'aidera à assumer ses regrets poignants, réitérés, dus à son silence vis-à-vis de Josef Frank, image de l'innocent abandonné par tous.

Le travail cinématographique de Jorge Semprún a décanté sa vision politique, tout en lui permettant de réaffirmer un engagement définitif, tourné vers la liberté philosophique et politique, quelque nom que portent les régimes répressifs. Il a ainsi contribué à réparer l'injustice mémorielle. Je pense aussi que l'écriture scénaristique a relancé, dans un va et vient subtil, l'écriture proprement littéraire. Nous retrouvons, dans ces deux langages au style si particulier, ces traits récurrents dont je parlais au début de cet exposé. Ils sont reliés par l'identité du 'Rouge espagnol', agissant au nom d'une morale de résistance à l'oppression. Identité permanente de cette vie romanesque, harcelée par l'Histoire, engagée charnellement, intellectuellement et même spirituellement avec la méditation sur le Mal radical, enraciné, pour Jorge Semprún, comme le Bien, dans la condition humaine.

Françoise Nicoladze

Les scénarios de Jorge Semprún

Jean-Louis Trintignant et Michel Bouquet dans *L'attentat* d'Yves Boisset

On peut, d'après Jaime Cespedes, regrouper les scénarios de Semprún en trois catégories :

1- Les 2 films directement liés à son vécu de militant communiste confronté à la tragédie de sa rupture avec le parti : *La guerre est finie* (Resnais 1966) ; *Les routes du sud* (Losey 1978).

2- Les 4 films et 3 téléfilms nourris d'éléments autobiographiques, mais basés sur des histoires non personnelles articulées autour de la problématique de l'individu et de la justice écrasés par la raison d'Etat : avec Costa-Gavras *Z* sur l'affaire Lambrakis (1969), *L'aveu* sur le procès stalinien d'Artur London (1970) et *Section Spéciale* sur les tribunaux d'exception de Vichy (1975) ; avec Yves Boisset L'*Attentat* sur l'affaire Ben Barka (1972) et le téléfilm *L'affaire Dreyfus* (1994) ; avec Frank Apprederis les téléfilms *Ah, c'était ça la vie !* (2008) et *Le temps du silence* (2011).

3- Les 5 films, une série télévisée, et un épisode d'une autre série, dont le contenu politique est moins important et la narration sans rapport évident avec la biographie de Semprún : *Stavisky* (Resnais 1974) ; *Une femme à sa fenêtre* d'après Drieu la Rochelle (Granier-Deferre 1976) ; *La guérilla (Los desastres de la guerra)* série télévisée en 6 épisodes (Mario Camus 1983) sur l'occupation napoléonienne en Espagne ; *Les trottoirs de Saturne* (Hugo Santiago 1986) sur un groupe d'exilés argentins à Paris ; *Objectif 500 millions* (Schœndorffer 1966), *K* (Arcady 1997) et l'épisode *El Salvador, le pays des 14 volcans* de la série *Médecins des hommes* (Vancini 1988).

Jean-Michel Zucker

Aux prises avec le stalinisme

L'aveu : le combat pour la vérité en Tchécoslovaquie en 1952

L'aveu
de Costa-Gavras
(France / Italie 1970)
avec Yves Montand, Simone Signoret, Michel Vitold
(V. l'article long sur le site)

Costa-Gavras lors de sa rétrospective au CINEMED

Artur London a eu une trajectoire exceptionnelle : né en Tchécoslovaquie dans une famille d'artisans politisés, il entre à 14 ans aux Jeunesses communistes dont il devient secrétaire. Il s'engagera dans les Brigades internationales, puis, après la guerre d'Espagne, réfugié en France, il deviendra le dirigeant de la M.O.I. dans la résistance française sous le pseudo de Gérard. Déporté au camp de Mauthausen, il en revient et en 1948 retourne en Tchécoslovaquie comme vice-ministre des Affaires étrangères.

Communiste convaincu, il approuve le procès stalinien de Rajk en Hongrie. Arrêté à son tour en 1951, il est condamné à la prison et libéré en 1956.

De retour en France, il écrit *L'aveu* parce qu'il pense pouvoir le faire paraître avec le Printemps de Prague. Il est réhabilité, décoré de l'ordre de la République tchécoslovaque.

L'invasion soviétique en août 1968, suivie de la Normalisation le déchoit un an plus tard de sa nationalité. Il publiera, après la sortie de *L'aveu*, un article pour apporter sa caution au film, très attaqué par le P.C. français.

Dans la résistance, Semprún avait adopté le même pseudonyme que son aîné. Il avait revu, en 1964, London qui lui avait fait « des heures durant le récit haletant » du mécanisme hallucinant de son procès ainsi que de la douloureuse histoire de sa femme, Lise, résistante française communiste déportée à Ravensbruck qui, entendant les aveux de son mari au procès, l'avait désavoué publiquement puis, les yeux dessillés, avait contribué à sa libération.

L'adaptation de Jorge Semprún suit fidèlement le récit d'Artur London qui mêle emprisonnement torturant et autobiographie.

Contexte historique

Comme le livre, le film montre l'arrestation en 1951 d'Arthur London, sa détention et ses tortures à Prague en 1952. Cette dénonciation du stalinisme rencontra l'opposition du P.C.F.

Parmi les procès staliniens après la rupture de Tito en Yougoslavie avec Staline :

- à Budapest en 1949, le procès Rajk, ministre de l'intérieur, accusé de titisme, pendu avec 18 autres ;

- à Prague en 1952, le procès Slansky, ministre des Affaires étrangères ;

- à Moscou, en décembre 1952, le procès des blouses blanches : 9 médecins, dont 6 juifs, sont accusés de sionisme au service de la C.I.A. Ce procès fut arrêté par la mort de Staline en 1953.

Françoise Nicoladze

Entre fidélité et invention

Une femme à sa fenêtre : la résistance à la dictature en Grèce (ou à Athènes) en 1936

Une femme à sa fenêtre
de Pierre Granier-Deferre (France / Italie / Allemagne 1978)

On peut s'étonner que Semprún ait accepté d'adapter pour le cinéma *Une femme à sa fenêtre* de Drieu La Rochelle, écrivain collaborationniste célèbre dans les années 1930 qui, désabusé par la guerre de 1914-18, put hésiter un temps entre le communisme et le nazisme. Dans le film de Granier-Deferre, illuminé par le jeu de Romy Schneider, le scénariste a vu surtout, dans l'intrigue du roman, la construction d'un beau personnage de militant communiste traqué qui s'inscrit dans la montée des fascismes européens.

Cet anachronisme par rapport au roman de Drieu modifie aussi la temporalité du récit, avec ses flashbacks et forwards, alors que la narrativité était linéaire chez Drieu. Cette adaptation nous a paru intéressante pour illustrer la dialectique entre fidélité et invention au cinéma. Notons aussi le remaniement des dialogues avec la spécificité et l'humour semprúniens, comme l'ajout de scènes en France en 1944, suite inattendue et, bien sûr, absente chez le romancier.

Dès cette époque, la Grèce en lutte a été une préoccupation de Semprún : dans *Quel beau dimanche !* il a rendu un bel hommage à Elektra Apostolou, inoubliable figure de la résistance grecque aux nazis. La Grèce, c'était donc, comme l'Espagne ou l'histoire communiste, « son affaire. »

Françoise Nicoladze

(v. les articles longs sur le site)

Perdu entre passé et avenir

La guerre est finie : la lutte antifranquiste en Espagne en 1963

La guerre est finie
d'Alain Resnais (France / Suède 1966)
avec
Yves Montand,
Ingrid Thulin,
Geneviève Bujold

Contexte historique

- De 1953 à 1962 Jorge Semprún est un cadre permanent du P.C. espagnol clandestin, chargé d'organiser la lutte politique antifranquiste dans les milieux intellectuels ; il circule d'un pays à l'autre.
- En 1956 sort le rapport Khrouchtchev sur le bilan du stalinisme. En 1962, en désaccord avec ses dirigeants, il est exclu du P.C.E.
- En 1963 il publie *Le Grand Voyage*, Prix Formentor.
- En 1966 Alain Resnais lui confie un scénario (après Duras, Robbe-Grillet, Jean Cayrol), « en tous cas pas un film sur l'Espagne » !
- En 1975 mort de Francisco Franco.
- En 1989 Jorge Semprún est Ministre de la Culture dans le gouvernement socialiste de Felipe Gonzalez.

Le film

Diego Mora cadre clandestin du P.C. Espagnol, chargé de la lutte antifranquiste, tente de convaincre ses camarades, dirigeants exilés en France, que leur stratégie de lutte n'est plus adaptée à la réalité du pays des années 1960, en plein essor touristique. Dans ce film, comme dans *l'aveu*, la construction narrative est faite de bonds en arrière et d'anticipations, symbolisés par la séquence des flèches de direction contradictoires : quel sens choisir entre passé et avenir, devoir et désir, entre ici et là-bas…

Interdit par le P.C. tchèque, on lui crée en 1966 au festival de Karlovy-Vary le Prix Luis Bunuel : « Film grand gagnant moral du Festival » (pas de 1er prix décerné). A Cannes en 1966, il est projeté hors compétition, car interdit à la demande du gouvernement de Franco. En 1977 Resnais présente le film en Espagne, la conférence de presse dure 2 heures.

Revaz Nicoladze

Geneviève Bujold dans *La guerre est finie*

Pouvoir versus engagement

A propos du film Z

Z de Costa-Gavras
(France / Algérie 1969)
avec Yves Montand,
Jean-Louis Trintignant,
Irène Papas,
Jacques Perrin

Ce troisième long-métrage de Costa-Gavras, réalisé en 1968–69, est un très bel exemple de sa collaboration avec Jorge Semprún, qui connaîtra un nouveau développement fructueux deux ans plus tard avec *L'aveu*. Adaptation du roman de l'écrivain grec Vassilis Vassilikos, le synopsis en est le suivant : à l'issue d'un meeting pour la paix, un député de gauche est sauvagement agressé lors d'un faux accident de circulation. Il décède peu après.

Julien Guiomar et Pierre Dux dans Z

Les autorités de la police et de la justice décident de désigner un jeune juge d'instruction, réputé pour ses compétences. Son enquête va le conduire au cœur d'une organisation criminelle d'extrême droite commanditée par le pouvoir. Ce récit de politique-fiction s'inspire très clairement de l'affaire Lambrakis, député de gauche assassiné en 1963 (Z, «il est vivant» en grec) par des milieux politiques de droite. Le contexte politique du film est clair : en 1967, des colonels félons prirent le pouvoir en Grèce par un coup d'Etat (ils l'abandonneront en 1974). Les allusions à la Grèce sont nombreuses, mais ce pays n'est jamais cité directement. A noter que le film a été tourné en Algérie.

On trouve **les deux axes essentiels des scénarios de Jorge Semprún** :

- Critique des dérives du pouvoir.

- Attention portée à la valeur de l'engagement d'hommes sincères et épris de justice.

Le style est enlevé, avec une belle combinaison de scènes d'action et de dialogues de réflexion politique. En fait le contenu politique se dévoile dans le récit, il y a comme « un cri de colère » devant le mécanisme de corruption et de répression cynique d'un régime pseudo-démocratique, qui glisse peu à peu vers une dictature. Toutefois, on peut se demander si Z est vraiment une œuvre d'analyse politique. Et cette question a fait très nettement débat à l'issue de la projection !

Alain Le Goanvic

Critique de la raison d'Etat

L'attentat, L'affaire Dreyfus, Les désastres de la guerre

L'attentat
d'Yves Boisset
(France/Italie/
Allemagne, 1972)
avec
Jean-Louis Trintignant,
Jean Seberg,
Michel Piccoli,
Michel Bouquet

L'affaire Dreyfus
d'Yves Boisset
(France 1995) avec
Pierre Arditi,
Gerard Desarthe,
Thierry Frémont

Les désastres de la guerre (Los desastres de la guerra)
de Mario Camus
(Espagne 1983, 6
épisodes télévisés)

Dans les années 70, le réalisateur Yves Boisset incarne un cinéma de gauche, engagé, politique, s'inspirant d'événements réels représentés pour en extraire la signification. Ses collaborations scénaristiques avec Boisset permettent à Semprún de dénoncer – à propos de sujets qui certes ne le concernent pas directement, mais sont autant d'occasions d'illustrer par des éléments biographiques son engagement en faveur de la justice et de la vérité - les pouvoirs politiques qui, invoquant la raison d'Etat et la prévention d'un désordre, mentent et bafouent le droit.

Ainsi ***L'attentat***, une des représentations cinématographiques les plus claires de l'abus de pouvoir, se réfère-t-il explicitement à l'histoire vraie, mais encore incomplètement connue dans ses détails authentiques, de l'enlèvement et du meurtre du leader tiers-mondiste Ben Barka, ayant impliqué à un très haut niveau de responsabilité et/ou de complicité des personnes et des institutions, alors que seuls les médiateurs et exécuteurs sont connus. Mais justement, ce qui intéresse Semprún, c'est l'humanité de l'un d'entre ceux-ci (François Darien dans le film) qui a servi d'appât pour arrêter Sadiel et il donne à ce personnage qui ne parvient pas à se débarrasser de son passé, magnifiquement interprété par Trintignant, une certaine ambigüité romantique.

Dans ***l'affaire Dreyfus*** Semprún voit des concordance formelles avec ce que seront plus tard les procès staliniens puisque ici, par passion antisémite, une organisation accuse injustement un de ses membres qui, aussi fidèle à son Armée qu'Artur London le sera à son Parti, n'aura même pas la force de se défendre. Enfin le personnage qui intéresse le plus Semprún dans cette histoire est le colonel Picquart qui creuse dans la déréliction son chemin vers la vérité aux dépens de sa carrière et finira par être expulsé de l'armée comme Semprún du P.C. espagnol.

Enfin dans ***Les désastres de la guerre***, qui s'articule sur les gravures de Goya, Semprún se projette, de façon contradictoire et féconde, à la fois dans la figure de l'*Afrancesado*, partisan éclairé de l'idéologie napoléonienne moderniste contre le conservatisme espagnol, et dans le personnage du guérillero Juan Martin rebelle à l'occupation napoléonienne et dont il légitime la lutte pour la liberté, mais qu'il conduit à se convaincre des idéaux des Lumières.

Jean-Michel Zucker

Ton prochain comme toi-même

COIN THEO

Lors du séminaire, nous avons parlé de l'engagement d'un scénariste. Engagement au sens politique du terme, communiste d'abord, puis humaniste, dénonçant les dérives du premier. Dire que le communisme est une version laïque du christianisme est une la palissade. Aussi n'est-il pas anodin de questionner à notre tour l'engagement – quelle que soit l'étiquette qu'on lui donne.

Le texte biblique est pétri d'appels à la justice sociale, voire à l'amour de son prochain qui en est la quintessence intime.

> « N'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre, et ne méditez pas l'un contre l'autre le mal dans vos cœurs » [1].

C'est plus qu'une injonction à l'aumône. Cette attention au faible est au contraire constitutive de notre relation même à Dieu.

> « Alors viendront le Lévite, qui n'a ni part ni héritage avec toi, l'étranger, l'orphelin et la veuve, qui seront dans tes portes, et ils mangeront et se rassasieront, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans tous les travaux que tu entreprendras de tes mains »[2].

Au nom du Bien

L'être humain est un être relationnel, il ne saurait exister seul. La relation à l'autre – à l'Autre – fonde son être au plus profond. C'est pourquoi l'engagement pour l'autre est le ciment à la fois du vivre ensemble en société et de la relation à la Transcendance.
Si c'est aussi évident, pourquoi cela ne fonctionne pas, ou si mal ? Pourquoi l'égoïsme reprend toujours le dessus et pourquoi l'engagement, même bien conçu au départ, est si facilement dévoyé ?

L'Inquisition n'a dans ce domaine rien à envier aux goulags. Et les jeunesses hitlériennes étaient persuadées d'œuvrer pour le bien[3] - c'est même pour cela que ça a fonctionné si bien. Le plus grand mal n'est-il pas toujours une perversion du bien ?

C'est quand on croit être tellement dans le vrai qu'on a le droit – au nom du bien – d'imposer cette « vérité » à l'autre que tout dérape. Le Dominicain qui envoie au bûcher un pécheur, ne veut-il pas sauver son âme du feu du purgatoire ? Le chef communiste qui gère le goulag, n'est-il pas persuadé de participer à l'éducation de l'homme nouveau, meilleur ?

Du moins au début, ensuite, une fois qu'on a goûté au pouvoir, il semble difficile de ne pas sombrer dans la folie meurtrière – comme le *Tsar* de Lounguine (2009). Il faudrait sans doute être saint pour ne pas y succomber, et il y a peu de saints sur terre. Mais même un tout petit pouvoir sur un territoire localisé suffit pour devenir meurtrier – par bons sentiments – comme dans *Au-delà des collines*…

Au nom de la vérité

La clé réside donc dans le lien au pouvoir précisément. Tant que je n'ai pas la possibilité d'imposer « ma vérité », tout va bien. Avec le pouvoir apparaît le danger d'abus. Mais pour faire aboutir une idée pour laquelle on s'engage, il faut bien s'en donner les moyens. Dès lors, comment faire pour éviter le piège de l'abus de pouvoir ?
Par l'attention aux faibles justement. Je dirais même par l'attention amoureuse aux faibles ; et en me souvenant à quel point moi-même je suis faible, pas toujours ni partout, mais essentiellement. D'où ce « comme toi-même » dans le commandement d'amour. L'amour de soi, de l'autre et de Dieu – ou de toute autre Transcendance - sont liés, voilà le sens profond de l'engagement.

Waltraud Verlaguet

[1] Zach. 7,10.

[2] Deut. 14,29

[3] Voir à ce propos le roman auto-biographique de Renate Finckh, *Nous construirons une ère nouvelle (Mit uns zieht die neue Zeit)*, L'école des loisirs 1992.

Le point aveugle de l'Histoire

Lors de la projection du film Z, j'étais frappée par une image, ou plutôt la superposition de deux images.

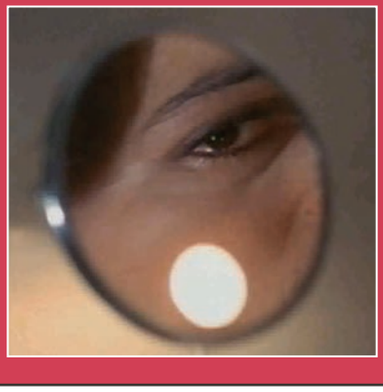
La première : à l'hôpital, l'épouse vient voir les médecins, on lui montre les radios, un cercle entoure la fracture fatale.

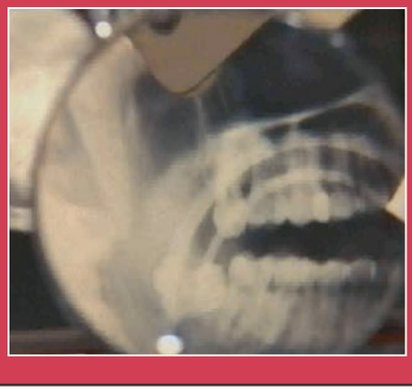
La seconde : elle se regarde dans la glace, une de ces glaces avec une petite partie grossissante. Dans ce rond grossissant, son œil, en deuil déjà.

On dit que l'œil est la fenêtre de l'âme. Les rayons X pénètrent nos tissus pour offrir à notre regard des structures intérieures, surtout osseuses, mais pas seulement. Correspondance insistante entre le regard qui se regarde et qui, avec les larmes, laisse passer vers l'extérieur quelque chose de l'intérieur, une trace visible d'une blessure invisible, coup de matraque sur l'âme, faisant écho à cette autre, bien réelle, dont la conséquence tangible est entourée d'un cercle sur la radio.

Ce double œilleton grossissant est encore doublé par le rond du scialytique de la salle d'opération - et capté par celui, point aveugle de tout film, de la focale de la caméra.

Belle métaphore du cinéma en général qui prend sous sa loupe les blessures de nos histoires.





Cinéma iranien, histoires de dignité

Résumé de l'intervention d'Heike Kühn (INTERFILM) à l'occasion d'une table ronde œcuménique lors de la Mostra de Venise en 2009.

Pendant le XIXe siècle, l'Europe a idéalisé 'l'Orient'. Gœthe loue l'Orient pour sa poésie délicate et romantique ; le philosophe Schlegel pense que d'une combinaison de l'âme orientale, du sens gréco-romain pour la mesure et la forme et de la moralité germanique pourrait résulter la plus grande perfection possible. L'Histoire a enseigné à quel point la chute pouvait être terrible.

Depuis le 11 septembre, nous tendons à diaboliser tout ce qui touche l'islam ou le monde arabe. Il s'agit plutôt de projections de notre peur et de notre révolte contre le terrorisme, l'oppression en général et la violence faite aux femmes en particulier. Regarder les films de ces pays nous aide à voir ce qui s'y passe réellement.

Le cinéma iranien au risque de la censure

Les cinéastes se montrent inventifs pour déjouer la censure d'Etat.

Gabbeh de Mohsen Makhmalbaf (1996) utilise une ironie cinglante, non loin du théâtre absurde de Becket. D'autres réalisateurs luttent contre le fondamentalisme et la terreur au nom d'un islam ouvert, celui des droits de l'Homme, de la sagesse spirituelle et de la tradition soufi immortalisée dans les *1001 Nuits*.

Une des stratégies pour passer à travers les mailles est celle de la docufiction. L'exemple le plus frappant est la trilogie de Kiarostami sur le tremblement de terre en 1987. La catastrophe a été presque tenue secrète par les médias iraniens pour éviter de dénoncer une bureaucratie corrompue. Kiarostami a fait jouer des victimes du drame, tout en changeant leurs noms et leur environnement. La situation schizophrène, jouer son propre rôle sans pouvoir être soi-même, a été aussitôt comprise par le public iranien. Ici c'est donc le dédoublement de la personnalité qui garantit une certaine liberté de parole, renforcé par cette autre stratégie souvent utilisé en Iran à la fin du XXe s., celle de faire jouer des enfants, sismographes vivants d'une société soumise à bien d'autres convulsions que celle d'un tremblement de terre.

Ainsi, Jafar Panahi, dans *Le ballon blanc* (1996), permet à un enfant de dire la vérité – et aux adultes de l'entendre. Une petite fille est fascinée par un charmeur de serpent. Sa mère lui fait la morale en disant que ce n'est pas bon pour elle. Alors tout au long du film, la petite va répéter : « J'ai besoin de voir ce qui n'est pas bon pour moi. » Cette réplique est devenue célèbre à Téhéran.

En 2000, Jafar Panahi a gagné le Lion d'or à Venise pour un film passé clandestinement hors d'Iran, *Le cercle*. Interdit en Iran, le film fut une révélation pour l'Ouest. A travers une esthétique sophistiquée et un message politique ambitieux, il décrit le cercle vicieux de l'oppression des femmes.

Proche de lui, *Je suis Taraneh, 15 ans* de Rasul Sademeli (2002) raconte de façon simple une histoire simple, celle d'une fille de 15 ans, mise enceinte par un pseudo-mari – mais la simplicité apparente relève ici du miracle pour souligner la force de caractère de la jeune fille.

Le nouvel art cinématographique iranien regorge de femmes abandonnées, d'hommes pleins de haine et de petits garçons gâtés-pourris. *Ten* d'Abbas Kiarostami situe la vie de tous les jours à Téhéran entre bouchons de la circulation et familles décomposées. A travers une mise en scène minimaliste, le film met en évidence l'urgence d'une réforme à la fois de la société et de la vision qu'on peut en avoir.

Résumé et traduit par
Waltraud Verlaguet

Taraneh Alidoosti, actrice principale de *Je suis Taraneh, 15 ans*, ici à la Berlinale en 2011

Filmographie iranienne

(extraits, source : Wikipédia)

- *Ābi o rābi*, réalisé par Avanes Ohaniān, 1931
- *Velgard (Le vagabond)*, Mehdi Ra'is Firouz, 1952
- *Mādar (La mère)*, Esmail Kushan, 1952
- *Gheflat (Négligé)*, Ali Kasmā'i, 1953
- *Hifdah ruz be e'dām (Dix-sept jours jusqu'à l'exécution)*, Houshang Kavoushi, 1956
- *Bolbol-e mazra'a (Le rossignol de la ferme)*, Majid Mohseni, 1957
- *Shab-neshini dar jahanam (Une soirée en enfer)*, Samuel Kachikiān, 1957
- Tufān dar shahr-e mā (Tempête dans notre ville), 1958
- *Lāt-e Javānmard (Un voyou chevaleresque)*, 1958
- *Arus-e farāri (La mariée fugitive)*, Esmail Kushan, 1958
- *Mimiram barāye pul (Je mourrais pour de l'argent)*, Mehdi Ra'is Firouz, 1959
- *Āhang-e dehkadeh (La chanson du village)*, Majid Mohseni, 1961
- *Setareh-ye cheshmak zad (L'étoile a brillé)*, 1963
- *Parastuhā be lāna bar migardand (Les Hirondelles retournent à leur nid)*, 1963
- *Shab-e Quzi (La nuit du bossu)*, 1963
- *Ganj-e Qarun (Le trésor de Qarun)*, 1965
- Reza Motori (Reza le motard), Massoud Kimiaei, 1970
- *Topoli*, Reza Mirlouki, 1972
- *Irān dar bohbuhhā-ye enqelāb (L'Iran dans les affres de la révolution)*, Association des étudiants iraniens, 1979 (Doc.)
- *Tā enqelāb (Jusqu'à la révolution)*, Mohammad Tehrani, 1979 (Doc.)
- *Iran. Inside the islamic republic (Iran. À l'intérieur de la république islamique)*, Bijān Saliāni, 1980 (Doc.)
- *Tobeh Nasuh (Le repenti de Nasuh)*, Mohsen Makhmalbaf, 1983
- *Do Cheshman Bisu (Deux yeux sans vue)*, Mohsen Makhmalbaf, 1984
- *Davandeh (Le coureur)*, Amir Naderi, 1985
- *Boycott*, Mohsen Makhmalbaf, 1985
- *Khāneh-ye dust kojast ? (Où est la maison de mon ami ?)*, Abbas Kiarostami, 1987
- *Bashu (Bashu, le petit étranger)*, Bahram Beyzai (1989)
- *Bādkonak-e sefid (Le Ballon blanc)*, Jafar Panahi, 1994
- *Leyla*, Dariush Mehrjui, 1996
- *Sib (La pomme)*, Samira Makhmalbaf, 1998
- *Mon Pays*, Pouran Derakhshandeh, 1999
- *Do Zan (deux femmes)*, 1999
- *Yek Zamāni barāye masti-ye asbhā (Un temps pour l'ivresse des chevaux)*, Bahman Ghobadi, 2000
- *Takhte Siah (Le tableau noir)*, Samira Makhmalbaf, 2000

Colloque 'Mission et Cinéma'

Films missionnaires et missionnaires dans le cinéma [1]

Les résumés des différentes contributions sont en ligne sur notre site, il n'est donc pas utile de répéter les différents aspects de ce très riche colloque et je peux me concentrer sur quelques points qui m'ont particulièrement marquée.

La production cinématographique, surtout des premiers missionnaires, a une fonction anthropologique évidente. Il n'y a pas encore de télévision avec ses multiples documentaires qui mettent le monde entier à la portée de tous, et les séances de projection organisées par les sociétés de mission sont alors la seule source d'information visuelle sur les populations lointaines. Elles permettent aussi et surtout de collecter des fonds pour mener à bien l'œuvre missionnaire.

Une autre partie des films missionnaires est destinée à 'éduquer' les populations indigènes en vantant les bienfaits de la civilisation occidentale[2]. Le ton paternaliste, qui passe si mal aujourd'hui, va de soi à l'époque et correspond à la certitude encore intacte d'être dans le vrai.

> « Sa Sainteté encourage paternellement tous les efforts poursuivis pour combattre mauvaise influence films immoraux en pays missions et développer production saine et catholique au service apostolat vaillants missionnaires et culture humaine des populations nouvelle chrétienté. »[3]

L'attitude critique d'aujourd'hui par rapport à ces productions part d'une attitude inverse, mais tout aussi partiale et sûre d'elle-même : les missionnaires, sous couvert d'apporter la Bonne nouvelle, ont détruit les structures anthropologiques et les traditions des peuples convertis, les exposant aux affres de la mondialisation. La contradiction interne de l'exigence d'apporter l'Evangile tout en préservant les traditions religieuses ancestrales ne semble pas relevée.

Les films étudiés se rattachent par ailleurs largement au genre hagiographique, l'attitude personnelle des missionnaires n'est jamais questionnée, même quand des témoignages postérieurs font part de fautes graves, comme des abus sexuels.

Une analyse de l'évolution des représentations de l'œuvre missionnaire serait souhaitable[4].

Le cinéma non-religieux et mission

Robert Martel, missionnaire protestant, a fait part de l'utilisation très stimulante du cinéma occidental dans des ciné-clubs à Madagascar et de l'intérêt d'interroger des grandes œuvres non-religieuses dans une stratégie pédagogique globale.

Un chapitre du colloque a été réservé aux films grand public à thématique missionnaire. J'ai pu dans ce cadre présenter le film *También la lluvia (Même la pluie)*, d'Icíar Bollain.

Discussion des résultats

Il est impossible de relater la riche discussion qui a suivi soulignant l'intérêt et la multitude des aspects de cette enquête sur l'interaction entre cinéma et mission. Juste deux regrets :

D'une part, jamais les missionnaires ne semblent avoir donné une caméra aux personnes qu'ils évangélisaient.

D'autre part, aucune production féminine n'est répertoriée. Pourtant elle ne saurait être totalement absente, puisque j'ai connaissance du travail de mon amie Mariama Sanchez dans différents pays d'Afrique au service des Assomptionnistes, travail dont elle me dit que rien n'a survécu à l'usure du temps. Une enquête sur les causes de cette absence semble souhaitable.

Waltraud Verlaguet

[1] Colloque organisé à Montpellier du 28 au 30/09/2012 par le CREDIC, *Centre de recherches et d'échanges sur la diffusion et l'inculturation du christianisme*. (Voir les différents textes sur notre site : Mettez 'Mission' dans le champ 'mot-clé' et '2012' dans le champ 'les articles de l'an', puis sélectionnez 'Mission et Cinéma, Colloque CREDIC'.

[2] Sur l'interaction entre ces deux niveaux, voir l'article introductif de Jean-François Zorn sur notre site.

[3] Télégramme envoyé par le pape en 1953 aux Scheutistes du Congo belge.

[4] Comme le suggère Annie Bart dans son texte introductif en ligne sur notre site.

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents
Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone Courriel

Tarifs :

- ☐ Individuel : 30 €
- ☐ Couple : 40 €
- ☐ Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
- ☐ Autre : nous consulter
- ☐ Soutien : Montant libre

Ci-joint un chèque de ..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Pour une nouvelle génération de jurés

Nous publions, bien que reçue après-coup, cette annonce d'une initiative exemplaire de SIGNIS [1] qui n'est pas sans rappeler celle, plus modeste, de notre nouveau jury Pro-Fil au Ciné-Festival en Pays de Fayence[2]

Afin de mieux former les personnes qui sont appelées à être membres des jurys SIGNIS ou jurys œcuméniques, SIGNIS-Europe organise un atelier de formation pour les jeunes du 14 au 16 septembre à Lyon. Les jurys SIGNIS ou œcuméniques (ici à Cannes en 2012) remettent des prix dans plus de 40 festivals de cinéma.

Pendant 3 jours, une quinzaine de jeunes venus d'Ukraine, d'Italie, de Hongrie, d'Espagne, d'Autriche ou de France, apprendront à regarder autrement les films. Histoire de cette longue tradition de présence chrétienne dans le monde du cinéma, lecture de la grammaire des films, pistes pour déceler le sens profond de l'œuvre et regard chrétien sur une expression artistique contemporaine, les outils sont nombreux. Ils aideront les participants à déceler les œuvres à primer : des films qui, par leurs qualités artistiques et le message qu'ils portent, permettent à tous les spectateurs de mieux comprendre le monde dans lequel ils vivent, et à tous les croyants d'enrichir leur foi.

Cet atelier de formation pour une nouvelle génération de jurés est mis en place par la branche européenne de SIGNIS. Il se déroulera en anglais, langue parlée de très nombreux festivals. Les animateurs sont des responsables de l'association, eux-mêmes jurés et professionnels du cinéma. Il a lieu du 14 au 16 septembre à la maison d'accueil Jean Bosco à Lyon. Sur sa forme et son contenu, il sera ensuite repris sur d'autres continents (Asie, Amérique du sud, Afrique) où l'association SIGNIS est présente.

Lyon, 29 août 2012 (SIGNIS-Europe)

[1] Association Catholique Mondiale pour la Communication, coorganisateur avec INTERFILM des jurys œcuméniques.

[2] V. notre article p. 3.

VdP à la question

(v. l'article long sur le site)

Lors de l'Assemblée générale de septembre dernier et dans les semaines qui ont suivi, a circulé parmi les membres de Pro-Fil un questionnaire destiné à leur permettre d'exprimer leur opinion sur notre revue. Nombre d'entre eux ont bien voulu passer par dessus le caractère rébarbatif de l'exercice et de son support, et deux grosses douzaines de résultats nous sont parvenues : 14% des adhérents, c'est considérable ! L'équivalent de 45 000 pour le journal *Le Monde*… Grand merci à toutes et tous.

Bien que plusieurs n'apprécient pas cette façon de faire, nous ne donnerons ici qu'un aperçu et quelques observations saillantes de ces résultats, mais ils figureront en totalité sur le site.

Dans l'ensemble, vous êtes satisfaits (merci, merci), qu'il s'agisse de la forme ou du fond – ce qui nous autorise à raccourcir ce compte-rendu. Une moitié des réponses souhaiterait même 'en avoir davantage' (plus de pages ou plus de numéros), mais plus du quart voudrait aussi une revue plus modeste qui coûterait moins cher.

Quant au contenu, les trois rubriques les plus courues sont les articles sur films, le dossier, et l'édito. Par contre les festivals laissent du monde au bord de la route. Et parmi les sujets traités, personne ne souhaite que l'on parle 'news et people', mais on aimerait qu'il soit davantage question des courts métrages, des livres sur le cinéma, et… d'économie du cinéma (peut-être pas tous les trimestres ?)

Un tiers des réponses envisage de contribuer occasionnellement à la rédaction, et un quart à un courrier des lecteurs.

Enfin, plusieurs voix se sont élevées pour d'une part, se réjouir d'avoir eu une chance de se faire entendre, et d'autre part souhaiter que, soit à l'AG, soit dans les colonnes de VdP, plus de place soit faite aux groupes et aux adhérents. Rappelons que la place sur le site n'est rationnée à personne… mais le questionnaire confirme que, pour une partie de notre audience, le site n'est pas un outil de communication.

Jacques Vercueil

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone Courriel

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Date :

Signature :

France Protestante : dimanche 13 janvier de 10 à 10h30

« **Mennonites : une vie de partage** »
Documentaire d'Alexandre Fronty

Les Églises mennonites appartiennent à la famille des Églises protestantes. Elles sont apparues en même temps que la Réforme de Luther, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Alsace et en Suisse, au début du XVIe siècle.

Comme les autres Églises protestantes, elles ont mis l'accent sur la lecture directe de la Bible par les fidèles et sur des formes de culte plus dépouillées que ce qui se pratiquait à l'époque.

http ://menno.fr/

Parmi les sorties DVD

6 nov. : *Holy Motors* de Leos Carax
6 nov. : *Miss Bala* de Gerardo Naranjo
6 nov. : *Faust* d'Alexandre Sokurov
6 nov. : *La grammaire intérieure* de Nir Bergman
7 nov. : *De rouille et d'os* de Jacques Audiard
15 nov. : *La part des anges (The angel's share)* de Ken Loach
19 nov. : *Laurence Anyways* de Xavier Dolan
19 nov. : *Avé* de Konstantin Bojanov
3 déc. : *Jane Eyre* de Cary Fukunaga
3 déc. : *Tess* de Roman Polanski
17 déc. : *La servante* de Kim Ki-young

En salle cet hiver

Les films ci-dessous, et d'autres, font l'objet d'une brève notice au fur et à mesure de leur sortie sur la page Planète Cinéma / En salle du site pro-fil-online.

12 décembre : *Les bêtes du Sud sauvage* de Benh Zeitlin (E-Unis, 1h32)

26 décembre : *Jours de pêche en Patagonie* de Carlos Sorin (Argentine, 1h18)

26 décembre : *Une Estonienne à Paris* de Ilmar Raag (Bel/Estonie/France, 1h34)

16 janvier : *La Parade* de Srdjan Dragojevic (Hon/Serbie/Bosnie/… 1h52), **prix du jury Pro-Fil au Ciné-Festival en Pays de Fayence**

30 janvier : *Les chevaux de Dieu* de Nabil Ayouche (Maroc, 1h55)

13 février : *La poussière du temps* de Theo Angelopoulos (Fra/Grèce… 2h05)

13 février : *Passion* de Brian de Palma (E-Unis, 1h40)

13 février : *Le Bidonville de la Vierge* de Pablo Trapero (Argenine, 1h40)

20 février : *La Demora* de Ricardo Pla (Uruguay/Mex…, 1h24)

février (dnc) : *Metro Manila* de Sean Ellis (G-Bretagne, 1h50)

6 mars : *A la merveille* de Terrence Malick (E-Unis, 1h52)

13 mars : *Le mur invisible (Die Wand)* de Julian Romer Pölsler (Autriche/Allem 1h48)

Les + sur le site :

. Les textes du séminaire 2012 (Mettez 'Semprun' dans le champ 'mot-clé' puis sélectionnez 'Jorge Semprun scénariste engagé'

. Les textes du Colloque 'Mission et Cinéma' (Mettez 'Mission' dans le champ 'mot-clé' et '2012' dans le champ 'date', puis sélectionnez 'Mission et Cinéma, Colloque CREDIC 2012')

. Alain LeGoanvic, 'Cinéma, mer et migrations', Causes communes n° 74 (Recherchez par le nom de l'auteur, puis sélectionnez l'article dans la liste)

. « **France-Algérie :** Destins croisés » de Jean Domon

. La version longue du dépouillement du questionnaire (mettez 'questionnaire' dans le champ 'mot-clé')

. Paulette Queyroy : « Compte-rendu du festival de Mannheim ».

Appel à participation

Le questionnaire relève un désir de disposer de plus de place pour les groupes et les participants. C'est aussi le souhait le plus cher de la rédaction - sauf qu'en fait nous recevons rarement des propositions, suggestions etc. sauf quand nous sollicitons spécialement un groupe par exemple.

C'est dommage, car les outils existent. Le plus simple, c'est de poster un message sur le site. Les formulaires sont en place à cet effet :

- sur la page 'Contact'

- sur la page 'Planète Cinéma'

Sinon, pour les réfractaires au Web, le courrier par poste peut faire l'affaire - il oblige juste à recopier votre texte au lieu de l'importer directement.

Mais si ce que vous nous envoyez peut être intégré d'une façon ou d'une autre, soit dans *Vu de Pro-Fil*, soit sur le site, croyez bien que ça sera fait.

A vos plumes !

Waltraud Verlaguet

Crédits Photos

Titre : auteur : Dinkley, source : Wikimedia
page 3 A © Ciné-Festival en Pays de Fayence, B © Praesens-Film
page 4 Jagten : Prettypictures DR, Beasts of the southern wild © ARP selection
page 5 A © Éric Catarina-Cinemed - B © Pro-Fil
page 6 © 2011 Photos : Arnaud Borrel / F comme film - Ciné @
page 7 © Le Pacte
page 8 © Mars Distribution
page 9 © Le Pacte
page 10 © Jorge Semprún
page 12 © Éric Catarina-Cinemed
page 13 source : http ://lacrevaison.blogspot.fr
page 14 DR
page 15 DR
page 16 © A © Heike Kühn - B photographe : Rezakoohizade, licence Wikimedia Commons
page 19 : © Présence Protestante
page 20 © Metropolitan Filmexport

A la fiche

Cette rubrique ne présente pas toujours un film actuellement 'à l'affiche', mais une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

LES MARCHES DU POUVOIR

RÉALISATION : George Clooney
Scénario : G. Clooney, Grant Heslov, Beau Willimon
Décors : Sharon Seymour
Direction photo : Phedon Papamichael
Montage : Stephen Mirrione
Musique : Alexandre Desplat
Distribution : Metropolitan Film Export

INTERPRÉTATION :

Ryan Gosling (Stephen Myers), George Clooney (gouverneur Mike Morris), Philip Seymour Hoffman (Paul Zara) ; Paul Giamatti (Tom Duffy), Evan Rachel Wood (Molly Stearns)

AUTEUR :

Acteur célèbre et prolifique, mais aussi producteur et enfin réalisateur : *Confessions d'un homme dangereux* (2003) et *Good Night and Good Luck* (2005). Assez engagé contre la politique de Bush en Irak, il incarne avec Sean Penn une certaine 'gauche américaine'. Il prouve avec *Les marches du pouvoir* (titre original *The ides of March*) ses qualités de cinéaste pour décrire la vie politique américaine.

RÉSUMÉ :

Stephen Meyers est le jeune mais déjà très expérimenté conseiller de campagne du Gouverneur Morris, qui se prépare pour les élections à la Présidence américaine (primaires démocrates). Idéaliste et sincère, il s'engage totalement pour faire triompher son candidat. Sur son chemin, ce ne sont que coups tordus, pièges, intrigues. Être éliminé par ses rivaux devenant une réalité de plus en plus probable, il va entrer dans les arcanes du pouvoir pour survivre.

ANALYSE :

Adapté d'une pièce de théâtre, *Farragut North*, elle-même basée sur une histoire vraie, le récit très classique mais efficace d'un homme ambitieux, mais croyant en une certaine éthique par rapport à son environnement politique, nous fait penser à ces personnages de tant de films américains qui luttent, seuls, contre les Pouvoirs en place. Le cinéaste nous fait entrer dans les coulisses des primaires démocrates, où règnent les ténors qui sont aux côtés du gouverneur. Ainsi, Paul Zara, le Directeur de campagne, magistralement joué par Seymour Hoffman, qui n'hésitera pas à se débarrasser de Stephen, accusé (injustement) de s'être approché de Tom Duffy, le Directeur du camp adverse, pour lui proposer un deal. Mais ce film à résonance politique ne tiendrait pas si solidement sans une histoire d'amour qui charpente et nourrit le propos du film : la dénonciation de l'hypocrisie et du double langage de Morris, comme des autres. Épris de Molly, une ravissante stagiaire de l'équipe, et fille du président du Comité Démocrate, Stephen apprend que celle-ci est enceinte de… Morris. Celui-ci refuse de lui donner l'argent nécessaire à l'avortement. Stephen s'en chargera, mais Molly meurt sous l'effet des médicaments et de l'alcool. Stephen, le justicier qui suscite toute notre sympathie, va affronter Morris (peut-être que Clooney n'a jamais été aussi bon !) et changer radicalement sa propre situation dans l'équipe de campagne. Un film brillant qui montre les limites de la démocratie dans la course effrénée au pouvoir.

Alain Le Goanvic

George Clooney à la réalisation du film

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP* 13 : *Les enfants de Belle Ville* (Agshar Fahradi) - *La vierge, les coptes et moi* (Samir Abdel Messeeh) - *A perdre la raison* (Joachim Lafosse) - *Cherchez Hortense* (Pascal Bonitzer) - *Camille redouble* (Noémie Lvovsky) - *Superstar* (Xavier Giannoli) - *Después de Lucia* (Michel Franco) - *Du vent dans mes mollets* (Carine Tardieu) - *Reality* (Matteo Garrone) - *Gebo et l'ombre* (Manoel de Oliveira) - *To Rome with Love* (Woody Allen) - *Dans la maison* (François Ozon) - *God bless America* (Bobcat Goldthwait) - *Compliance* (Craig Zobel) - *Pauline détective* (Marc Fitoussi) - *In another country* (Sang-soo Hong) - *César doit mourir* (Vittorio Taviani) - *Amour* (Michael Haneke) - *Augustine* (Alice Winocour) - *La pirogue* (Moussa Toure) - *Rengaine* (Rachid Djaïdani) - *Quelques heures de printemps* (Stéphane Brizé) - *Traviata et nous* (Philippe Béziat) - *Skyfall* (Sam Mendes) – *La chasse* (Thomas Vinterberg) - *Les bêtes du sud sauvage* (Benh Zeitlin)